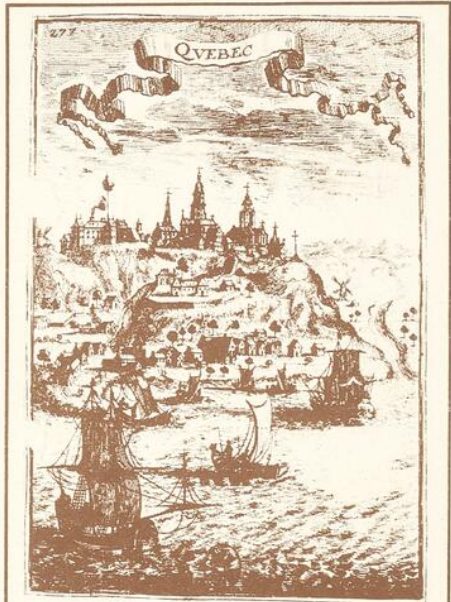


FC

575

D872



Bibliothèque Nationale du Québec

✓

"TROIS-RIVIERES D'ABORD"

PROGRAMME DE
M. LOUIS-D. DURAND
CANDIDAT DE LA RESTAURATION NATIONALE
DANS TROIS-RIVIERES-SAINT-AURICE.



*Un programme nouveau
pour un nouveau Trois-Rivières*

FC
575
D872

Un programme de restauration trifluvienne

J'ai perdu l'habitude de faire des discours politiques, et je n'en ai pas de regret.

Ce soir, nous ne penserons pas en partisans et nous ne parlerons pas, ainsi que le disait le Bien Public, comme des gens encarcenés dans le carcan rouge ou dans le carcan bleu, mais nous penserons et parlerons comme des hommes libres, Canadiens et Trifluviens avant tout, désireux de voir notre pays sortir du bourbier où l'ont plongé les excès d'un capitalisme outrancier, et passionnés de l'avenir de la petite patrie trifluvienne où se joue tout le destin de leur famille et de celles de leurs enfants.

Je vous dirai les choses comme je les vois.

Je ne suis pas ici pour faire des personnalités et vous ne m'entendrez pas déblatérer contre aucun de ceux qui se présentent à vos suffrages.

Ce n'est pas à moi qu'il appartient de les juger. C'est à vous.

En attendant qu'ils aient fini de se dire des choses désagréables, toutes qui ne nous avancent pas d'un pouce, arrêtons-nous un instant, si vous le voulez, devant le problème qui nous est soumis et que nous aurons à résoudre le 14 octobre prochain.

Notre pays, à l'heure actuelle, comme tous les pays du monde,

subit une crise effroyable. C'est la plus terrible qui ait pesé sur l'humanité de mémoire d'homme.

Des gens vous diront que c'est M. King seul qui en est responsable, quand au Canada, par sa politique de prodigalité et d'imprévoyance dans les années de prospérité. D'autres vous diront que toute la faute en doit retomber sur les épaules de M. Bennett qui n'a pas su faire disparaître les effets de cette crise monstrueuse.

Dans l'une et l'autre cas, c'est injuste et c'est aller trop loin.

Nous ne sommes pas complètement fous, ni les uns ni les autres, et il ne nous est pas défendu de nous servir de notre raison.

Trifluviens, mes amis, raisonnons ensemble une toute petite minute, et je suis convaincu que nous comprendrons.

Nous nous parlerons franchement, nous nous expliquerons ouvertement. Vous êtes rouges ou l'avez été; vous êtes bleus ou le fûtes, dans le passé quand il n'y avait que deux partis. C'était votre droit. Je n'ai pas été baptisé bleu, vous n'avez pas été confirmé rouge. Le parti, ce n'est pas une religion où le sort de notre éternité est engagé. Le parti c'est un instrument ou un moyen pour faire triompher une politique qui essaie d'amener le

bonheur et la prospérité dans le pays.

Le parti, c'est ça, pas autre chose et vous le savez bien. C'est un moyen, un instrument, pas plus.

Dire que c'est M. King et son parti seuls qui sont responsables de la crise que nous subissons actuellement, c'est être injuste et aller trop loin. Dire qu'il s'est laissé étourdir par le vent de folie qui soufflait sur le monde de 1920 à 1929, ça, c'est dire la vérité. Dire qu'il n'a pas écouté les avertissements qu'on lui donnait en 1927, par exemple, quand en Chambre, M. Bennett, dans un discours resté fameux, lui montrait les abîmes vers lesquels courait le Canada s'il ne mettait pas un frein à l'orgie des dépenses et s'il ne fermait les portes canadiennes à l'envahissement des produits étrangers qui paralysait notre industrie, ça c'est rappeler des faits que tout le monde connaît et dire la vérité. Dire qu'il niait l'imminence d'une crise en 1930; dire qu'il ne voulait pas donner aux provinces un mauvais cinq sous pour les aider à soulager le chômage; dire que pendant cinq ans il n'a pas proposé un seul remède, un seul, pour faire disparaître cette plaie nationale, ça c'est dire la vérité. Vérité que ne surprendra personne, parce que tout le monde est au courant, comme tout le monde sait bien que tout ce que M. King a pu trouver, dans son discours-programme, pour remédier au chômage, c'est la création d'une commission du chômage. Une commission de plus, un point, c'est tout. Il l'avait proposé en 1930, il la propose de nouveau en 1935. Cinq années ont passé, cinq années de misères et d'angoisses, cinq années d'expériences tentées

dans le monde entier, par des centaines de commissions, de comités, et d'enquêteurs, sous ses yeux et à son nez qui ne lui ont rien enseigné ni rien appris.

Une commission, des petites pla-places pour quelques amis, de la paperasse pour des ronds-de-cuir, et des discussions interminables dans la fumée des cigares, franchement "c'est pas fort et pas excitant". Quand il y a de par le Canada des centaines de mille Canadiens de 20 à 35 ans, qui attendent, dans l'ardeur et la force conquérante de leur jeunesse un but et un idéal capable de faire bouillir le sang jeune et hardi qui fait battre leur coeur impatient, il est effarant de voir un homme de talent, dont l'ambition est de se mettre à la tête de la nation, être si dépourvu du sens des réalités qu'il n'a pas d'autre étoile à attacher au ciel assombri de leurs espérances que celle de la création d'une commission. Comme tout cela est vieux, fatigué, usé, éculé. M. King s'est fait casser les reins en 1930 et s'il est merveilleux pour discuter à perte d'haleine sur des problèmes constitutionnels qui n'ont aucun rapport avec la vie réelle, il pense en vaincu, prudent et résigné, dans la médiocrité et la petitesse de conceptions faciles et à la portée de toutes les bourses comme de toutes les intelligences. Une commission du chômage, quelle dérision! Mais nous en avons une aux Trois-Rivières!

Quel contraste avec M. Bennett. Voulez-vous on va se parler coeur à coeur et honnêtement.

Celui-là, Bennett, a toutes les audaces, au moins en pensée et en paroles, et c'est là qu'est le défaut de sa cuirasse. Personne ne m'empêchera de dire que j'ai

beaucoup d'admiration pour lui. Il a été un ouvrier extraordinaire au service de la nation canadienne. Il s'est dépensé sans compter; il y a risqué sa santé et sa vie, et dans un moment où il lui était possible de se retirer, il a cru que son devoir était de rester parce qu'on ne quitte pas le champ de bataille quand il y a du danger, et il a courageusement repris dans ses mains affaiblies, à 65 ans, le drapeau de son parti pour le porter au premier rang de la bataille. Qu'on soit rouge, ou qu'on soit bleu de naissance, il faut admettre que c'est crâne et courageux.

Nous sommes tous assez vieux, mes amis, pour savoir que dans la vie on ne fait pas tout ce que l'on veut, mais rien que ce que l'on peut. M. Bennett n'est pas seul. Il avait derrière lui un parti, auquel j'ai appartenu à peu près toute ma vie, composé de gens venus de tous les points de l'horizon, liés à des doctrines et à des intérêts divers, et qu'il était de son devoir de garder unis pour assurer le maintien du gouvernement de la nation, et de l'administration des affaires publiques.

Il a proposé des réformes, des réformes hardies, des réformes osées qu'apparemment il n'a pas pu faire accepter dans leur intégrité par son cabinet et son parti puisque la législation qui s'en est suivie n'allait pas jusqu'à la limite de ce qu'il avait proposé à la radio. Et cependant, cette législation a été acceptée par les deux côtés de la Chambre, par les deux vieux partis, King et Bennett se donnant la main par-dessus la table qui sépare la droite de la gauche.

E c'est alors qu'un homme s'est

levé qui s'appelle Stevens. Depuis un an déjà, par suite de divergences d'opinions entre lui et son chef, il avait résigné ses fonctions de ministre du commerce, abandonnant par là un traitement de \$12,000.00 par année, et, résolu de bousculer les vieux obstacles d'une finance sans coeur et sans entrailles, il a fondé un nouveau parti, celui de la Restauration nationale qui montre à la jeunesse canadienne des deux sexes une clarté dans la nuit.

Je respecte la finance qui sert au cultivateur à l'amélioration de son stock et à la production de meilleurs produits.

Je respecte la finance qui sert au maintien de l'épicier de quartier ou au commerce légitime, et dont ils ont besoin pour donner un meilleur service et payer des gages plus élevées à leurs employés.

Je respecte la finance qui aide au propriétaire, ouvrier ou homme de profession, à conserver son chez soi et à vivre en connaissant un peu le bonheur de la paix intérieure.

Je respecte la finance qui tient debout nos maisons d'éducation où le dévouement constitue un actif qui ni les banques ni les magnats de l'argent ne sauraient acheter.

Je respecte la finance qui se met au service de l'industriel pour l'amélioration du bien-être de l'ouvrier et la fabrication d'un produit de plus belle qualité.

Mais quand la finance devient trustarde et force le cultivateur à vendre le fruit de son travail à vil prix.

Quand la finance, par ses mille tentacules, encercle et contrôle

le prix des choses nécessaires à la vie, quand la finance contraint l'ouvrier à besogner comme un paria pour rien ou à peu près, remplaçant les hommes par des femmes ou les femmes par des enfants; quand la finance permet l'épanouissement et la floraison d'un sweat-shop généralisé pour mieux payer de gros salaires à quelques directeurs suant la graisse et pétant de morgue, je la dénonce impitoyablement.

Et pour mieux la dénoncer je me range du côté du seul homme qui, dans la vie publique que nous vivons, a su abandonner le prestige qui s'attache au titre de ministre fédéral : a su lutter tout le temps, inlassablement pour mettre au grand jour les abus, les exactions et les vols dont nous avons été les victimes, et se faire le champion, à ses risques et périls, d'un système monétaire raisonnable pour le cultivateur exploité, pour l'ouvrier qui peine, pour l'homme de métier qui chôme, pour le professionnel qui crève.

L'indignation, le gémissement, ce n'est pas une politique. Nous sommes rendus si loin dans la détresse que les vieux oripeaux rouge et bleu n'ont plus aucune signification. Il nous faut des réalités. Des discours sur la constitution ça ne se met pas dans une boîte à lunch. Il nous faut des réalités et pour les avoir il faut posséder le courage de prendre ses responsabilités.

Le chef de la Restauration a pris les siennes. Les hommes que vous voyez ici ont pris les leurs. Rouges et bleus comme vous tous, jusqu'ici, ils se sont demandés, en leur âme et conscience, parce que personne ne fait cela de gaieté de coeur, si le moment n'était

pas venu, pour le bien commun de toute la nation, d'épauler le seul homme qui osait se dresser en face du petit groupe de gens en place qui contrôle tout, manipule tout, tient tout, et distribue au compte-gouttes l'air respirable dont nos poumons ont besoin.

Ils ont mesuré l'étendue du risque qu'ils prenaient. Ils ont compris qu'il leur serait pénible de se séparer de vieux amis qu'ils aiment et respectent; ils ont senti qu'en certains esprits, où rien n'a bougé depuis que le monde se transforme sous leurs yeux, on aura le goût, négatif et stérile, de faire contre eux la coalition des arrivés et des figés.

Mais la jeunesse qui se voit fermer toutes les avenues; qui a une grande volonté d'action et un prodigieux désir de création; qui sent que cette crise et cette décadence lui barrent l'horizon et fauchent à la hauteur de son regard le seul rayon d'espoir qui mettrait un peu de lumière et de chaleur en son âme, la jeunesse s'est dressée de toute la force de son ressort vital, et elle leur a indiqué que le devoir c'était de lui donner l'exemple de l'affranchissement, vers la conquête de l'avenir.

Nulle part ailleurs, messieurs, cette jeunesse, masculine et féminine, n'a été plus ardente et plus vibrante qu'aux Trois-Rivières, et je vous félicite d'être venus prendre à son contact un peu de cette fièvre de rajeunissement national qui brille dans son oeil étincelant de Mauriciens constructeurs.

Comme la jeunesse de Montréal, comme celle du Canada tout entier, elle a lu et compris le programme de la Restauration et s'en est fait l'apôtre. Elle a compris que la crise avait coupé en deux

tous les partis, parce que la véritable crise, elle est là, et nulle part ailleurs, quant au Canada. Nous assistons à un réaligement des forces constituantes de la nation. La jeunesse canadienne a senti qu'il y avait un abîme entre les générations d'avant-guerre qui voient mourir un système économique dont elles ont vécu et dont des profiteurs sans âme ont abusé sauvagement, et les générations nouvelles qui voient la naissance d'un monde nouveau, avec de nouvelles équipes pour remplacer les équipes fatiguées et vieilles, dans la restauration intégrale d'une économie où chacun pourra travailler à son goût et manger à sa faim.

Rapide et brève, elle a vu le Canada, pays neuf, riche et inexploité, comme un vaste garde-manger, où quelques financiers, aux coeurs raccourcis, une douzaine peut-être, dit-on, montent la garde comme des sentinelles devant la porte-vitrée derrière laquelle pourrissent les produits naturels de la nation, pendant que des milliers de Canadiens se serrent la ceinture. Elle a compris et ce qui l'a peut-être le plus frappé, parce que la jeunesse mauricienne est réaliste au premier chef, c'est l'article du programme de la Restauration qui concerne les travaux publics. Elle sait, pour l'avoir appris d'un ancien premier-ministre de France, historien remarquable et orateur hautement cultivé, qu'il "n'est pas de grande politique, aux divers moments de l'histoire, qui ne soit soutenue par une vigoureuse administration de travaux publics. Une politique patiente de travaux publics, dit-il encore, contribue plus efficacement à la prospérité d'un peuple que toutes les

théories dont on grise des cervelles vides".

La jeunesse mauricienne a senti cela d'instinct. Elle approuve le programme de la Restauration quant aux problèmes du travail, et du juste salaire d'après une échelle uniforme. Elle sait que le rajustement de la dette nationale et de ses intérêts l'intéresse plus particulièrement parce que c'est elle qui monte vers la vie de demain et qui devra les payer. Elle comprend qu'il faut reconcilier deux termes qu'on a toujours opposés l'un à l'autre jusqu'ici: patriotisme et finances, et c'est pourquoi elle appuie Stevens qui veut un contrôle plus sévère du crédit essentiel de l'émancipation. Elle l'appuie quand il veut libérer l'agriculture de tous les trusts qui la tuent par un contrôle humain des prix, et elle le seconde de toutes ses forces, lorsque s'adressant à la femme canadienne, gardienne du foyer, il lui dit qu'il protégera la paye du samedi en empêchant les voleurs, les exploités et les mercantis, de la frauder sur la pesée ou par des profits exagérés. Son enquête sur l'écart des prix est le gage de sa sincérité.

Mais ce qui la touche, ici, d'une façon plus directe et plus profonde encore parce que cela correspond à tout ce qui bout dans son âme passionnément trifluviennaise et mauricienne, c'est cet article de notre programme qui prêche l'entreprise de tous les travaux publics, ayant pour fin la reprise des affaires, répondant à un besoin public, conformes à l'intérêt général du pays, justifiables au point de vue économique, et désirables au point de vue social.

Cela, avec tout ce qu'elle a dans

l'esprit d'ambition justifiée et de larges visées pour l'avenir de son petit pays trifluvien, cela l'a fait frémir de la plus noble et de la plus audacieuse espérance. Enfin, s'est-elle écriée, voilà quelqu'un qui pourra peut-être réaliser l'unité mauricienne et trifluvienne qui donnerait à toute cette région si riche et si vaste puisqu'elle constitue le centre et le coeur de la province de Québec, l'essor industriel, commercial, maritime, agricole et touristique que lui promet sa situation géographique et dont personne ne s'est encore occupé d'une façon pratique. La jeunesse mauricienne ne se paie pas de mots. Elle a les deux pieds à terre. Elle sait regarder devant elle et voit clair. Elle a déjà accompli des choses assez retentissantes et qui n'ont pas nui à la réputation de sa ville et de sa région, Elle a compris que cette année, pour la première fois depuis au moins cinquante ans la rive sud du fleuve, les cantons des Bois-francs, par l'entremise de Plessisville, lui a tendu la main, en même temps que la jeunesse de la Tuque, de Grand'Mère et de Shawinigan lui donnait l'accolade à l'occasion de la course en canot.

Elle sait bien que toute cette région qui s'étend de La Tuque à Sherbrooke en passant par Grand'Mère, Shawinigan, le Cap, Louiseville, Nicolet, Drummondville, Victoriaville est liée indissolublement à Trois-Rivières qui est le point central où viennent aboutir toutes les voies de communication par eau et par chemin de fer.

Elle sait que Trois-Rivières, sur le S. Laurent, est le point extrême où se fasse sentir l'action de la marée, sans les ennuis qu'elle

cause à la navigation dans le port de Québec. Elle sait que Trois-Rivières est située juste avant le Lac St-Pierre qui constitue le plus formidable empêchement à un développement plus poussé du port de Montréal, comme elle sait aussi que le progrès dans la construction navale ne s'arrêtera pas parce que le Port de Montréal manque d'eau et en manquera de plus en plus quoique l'on veuille ou que l'on fasse. La nature est plus forte que l'homme qui a besoin de déboiser, Elle sait qu'ici il y a de l'eau en quantité et de l'espace tant qu'on en veut.

La jeunesse trifluvienne et mauricienne qui sait regarder, étudier, comparer et comprendre parce qu'elle a l'oeil vif et le cerveau clair, sait bien que Trois-Rivières, par rapport à Winnipeg et aux terres à blé, est le point le plus rapproché de Liverpool et que, possédant le port naturel le plus beau, le plus sûr et le plus profond, elle ne possède pas un élévateur à grains.

La jeunesse qui voit, s'étonne et se crispe les poings de désespoir, sait bien que le Canadien national vient s'arrêter à vingt milles de chez elle au nord, quand, au sud, il est à un mille de sa main. Mais elle sait, par exemple, qu'à Halifax, depuis cinq ou six ans tout au plus, le C. P. R. qui n'y pénétrait pas se sert aujourd'hui des voies du C. N. R. pour s'y rendre, et elle se demande pourquoi le C.N.R. venant de l'ouest, ne pourrait pas apporter sur les quais des Trois-Rivières des chargements de grains qui s'en iraient ensuite vers l'Europe.

Elle sait que Trois-Rivières, sur le Saint-Laurent, est le point le plus rapproché de la frontiè-

re américaine par rapport au centre le plus considérable du monde quant à la production du papier. Elle sait que Trois-Rivières, par suite de la présence du C. N. R. à Ste-Angèle et de l'énorme quantité de raccordements ferroviaires que cela peut permettre avec les chemins de fer de l'est américain, tient dans ses mains tout l'avenir de la production papetière de Trois-Rivières, du Cap, oui du Cap qui revivrait, de Shawinigan, de Grand'Mère, et de la Tuque et que, par la rapidité de ses exportations et le marché de son transport, pourrait concurrencer n'importe quelle autre région papetière de l'est canadien.

Elle sait, cette jeunesse, qui, dans son inaction forcée, a eu le temps de réfléchir, qu'il existe une route automobile entre les Etats-Unis et Sherbrooke. Elle sait que cette route relie la province de Québec à tout l'est américain, le bloc populeux le plus compact et le plus industrialisé des Etats-Unis, où vivent des millions et des millions d'êtres humains. Elle sait que le goût du tourisme ne mourra pas demain. Elle sait que ces populations laborieuses ont, comme tout le monde, le goût de la bougeotte, et qu'il lui plaît de venir dans Québec, à Québec, où tout est si différent et, partant, si intéressant. Mais ces populations ne connaissent qu'une route, celle de Montréal, au détriment de Sherbrooke et des cantons de l'est.

Pourquoi donc n'amènerait-on pas ici à Trois-Rivières le tourisme américain par Sherbrooke et avec l'aide de Sherbrooke, de Victoriaville et de Drummondville qui sont intéressées comme nous.

Québec n'y perdrait rien, Montréal non plus parce que dans un sens ou dans l'autre, à l'aller ou au retour, tout le monde voudrait voir la Métropole du Canada. Oh, je sais bien, tout cela a l'air d'une impossibilité, et je sens que les sceptiques, ceux qui ne croient à rien ou doutent de tout, se disent que ça ne tient pas debout et que ça n'a pas de bon sens. Mais la jeunesse mauricienne et trifluviennne, qui a déjà entendu les mêmes sceptiques, les mêmes incroyants, et les mêmes défaitistes, dire que Trois-Rivières n'aurait jamais le courage de se souvenir aussi noblement, aussi royablement qu'elle l'a fait, la jeunesse a d'autres réactions sur les possibilités régionales que celle de se coucher tout de suite pour mieux dormir.

Elle sait qu'il existe une route merveilleuse entre Trois-Rivières et la Tuque, dans notre Mauricie dont on ne fait que commencer à parler pour en vanter les beautés incomparables. Elle sait, que d'ici deux ans, la route la Tuque-Roberval sera commencée et terminée. Elle sait que les tracés sont faits au moment où je vous parle et elle sait que le Lac St-Jean et la Tuque la veulent, cette route de cent milles au plus, et qu'ils l'auront. Elle sait que la route Roberval-Québec est faite, à travers le parc national des Laurentides, et que cette tournée, Trois-Rivières-Québec par le Lac St-Jean, sera une des merveilles de notre réseau routier, bien fait pour enchanter tous les touristes qui vivent et qui peinent dans l'atmosphère étouffante des villes, canadiennes ou américaines.

La jeunesse qui voit tout cela, qui en comprend la signification et la portée, qui fait la somme de tous ces avantages, reprend le programme de la restauration et constate qu'il prêche, lisez-le, vous verrez, l'entreprise de tous les travaux publics ayant pour fin la reprise des affaires, répondant à un besoin public, conformes à l'intérêt général du pays, justifiables au point de vue économique et désirables au point de vue social. Tout y est. C'est complet: reprise des affaires, besoin public, intérêt général, point de vue économique, point de vue social.

La jeunesse qui a du bon sens, de l'audace, des idées, de la ténacité dans l'âme et un vibrant amour pour sa région, toute sa région, vallée du Saint-Maurice et vallée du Saint-Laurent, sait ce qu'il faut faire. Il faut d'abord éclaircir l'opinion, la guider.

Vouloir, agir, c'est bien, mais il faut d'abord penser.

Il faut une base et un but. Il faut que les efforts convergent pour ne pas se détruire.

Avant de demander à Sherbrooke, à Victoriaville, à Drummondville, à Nicolet de nous aider, commençons par nous aider nous-mêmes, et Louiseville, le Cap, Shawinigan, Grand'Mère et la Tuque mettront aussi l'épaulement à la roue. C'est leur intérêt à tous, mais c'est d'abord l'intérêt de Trois-Rivières et de toutes nos paroisses. Je vais vous le montrer, si vous me le permettez.

Ce serait plus drôle si je vous racontais des histoires, ou si je me payais la fantaisie d'insulter

mes adversaires, mais la vie est trop courte et trop dure pour s'amuser au moment où peut se jouer tout l'avenir et toute la prospérité de Trois-Rivières.

Vous voterez comme il vous plaira. C'est la dernière liberté qui vous reste. Tout ce que je vous demande c'est de réfléchir avant de faire votre croix. Vous êtes obligés en conscience de voter, mais vous avec le choix. Les conséquences de votre choix, c'est vous qui les endurez, pendant cinq ans, Vous et pas d'autres. Pensez-y, ça en vaut la peine.

Si vous voulez que j'aie vous représenter à Ottawa et je sais, comme vous, que si je ne vaudrais pas mieux que les autres, je vaudrais autant, vous me le direz par un vote solide et compact le 14 et vous travaillerez à cette fin d'ici le 14 par tous les moyens à votre disposition. Il vous faut une victoire éclatante et impressionnante, c'est l'intérêt de Trois-Rivières qui l'exige.

Stevens prend le pouvoir. L'esprit nouveau qui souffle sur le Canada va le lui donner. Seul, sans argent, sans journaux, il fonde son parti le 6 juillet 1935. Si son mouvement ne correspondait pas à ce qu'il y a de plus profond dans l'âme canadienne, le 6 août suivant, il aurait été mort et disparu, mais le 6 septembre il était plus fort que jamais, et à la veille du 6 octobre, huit jours avant l'élection, on ne parle que de lui dans tout le Dominion et les deux vieux partis se débattaient comme s'il allait les faire disparaître tous les deux.

Le peuple veut un changement, et Trois-Rivières a intérêt à être de cette nouvelle équipe qui vient aux affaires avec un esprit nouveau, une politique nouvelle, des projets nouveaux.

La jeunesse bouillonnante, l'âge mûr découragé, et même ceux qui sont au déclin de la vie mais qui sont encore capables d'espérances pour ceux qui leur succéderont, toute la Mauricie et toute la vallée du St-Laurent comprennent que si l'on soudait chez nous les deux rives du fleuve, c'est toute une vie nouvelle qui circulerait de la Tuque à Sherbrooke et au-delà, apportant dans sa rumeur et son activité débordante une prospérité commerciale, agricole et industrielle plus belle, plus solide et plus durable qu'il nous est possible d'imaginer dans nos rêves les plus ambitieux.

La vie n'arrête pas demain. Le monde entier se relève de sa torpeur. L'activité humaine renaît; les vieilles méthodes sont mises au rancart; des plans nouveaux s'élaborent qui remettront le travail en honneur pour satisfaire de nouveaux besoins; nous ne savons pas ce que nous réserve un avenir que chacun sent immédiat, mais nous sommes prêts à ne pas laisser passer la chance que nous réserve la Restauration.

Là où en 1900, il n'y avait que 14,000 âmes et de la forêt, il y a aujourd'hui plus de 80,000 personnes; cinq villes; 121 établissements industriels où sont investis plus de 300 millions de dollars,

de l'énergie électrique capable de développer un million et demi de chevaux-vapeur. Comprenez-vous ce que cela veut dire? Ce qu'il nous faut, ce que nous aurons, s'il y a un moyen sur terre de l'obtenir, c'est une voie de communication entre la rive nord et la rive sud du Saint-Laurent, aux Trois-Rivières, pour relier notre ville et notre région aux grands réseaux ferrés du Canada et des Etats-Unis, et à toutes les routes automobiles des cantons de l'est et des Etats du Maine, du Massachusetts, du Maryland et de New-York, afin de mettre la Mauricie et la vallée du St-Laurent avec son port merveilleux ses richesses naturelles, sa force électrique en mesure de jouer le rôle que lui a réservé la Providence pour notre grandeur et notre prospérité.

J'ai un peu étudié cette question. J'y ai consacré des heures et des jours de réflexion et de recherches. Je ne promets rien parce que je ne peux rien, mais si vous vouliez, encore une fois, me donner l'autorité de parler en votre nom et de tenter quelque chose, je crois, j'espère, qu'une fois de plus, tous ensemble, Trifluïens, nous pourrions accomplir quelque chose qui en vaudrait la peine.

La Restauration veut des travaux publics ayant pour fin la reprise des affaires, répondant à un besoin public, conformes à l'intérêt général du pays, justifiées au point de vue économique et désirables au point de vue social. C'est aussi ce que veulent Trois-Rivières et la Mauri-

cie comme toute la vallée du St-Laurent, j'ai l'honneur de proposer à votre approbation comparative d'abord, et sans restriction, ensuite, le projet suivant.

Comparative, d'abord. Dans l'Ile d'Orléans, il y a six paroisses et une population de 3805 habitants. On y a bâti, pour s'y rendre la visiter, un pont qui ne sert qu'à l'automobile et qui coûte 4 millions de dollars. Je ne critique pas, je constate tout simplement. Quelques-uns de ceux qui sollicitent vos suffrages défendront le gouvernement provincial qui a pris cette initiative et encouru cette dépense. C'est leur droit.

Ils ne nous reprocheront pas, je l'espère, d'avoir conçu ensemble un projet qui a plus d'envergure, peut-être, mais aussi plus d'utilité, et qui rencontre toutes les conditions du programme de la Restauration, ce qui mettra M. Stevens mal à l'aise pour ne pas nous l'accorder parce que si le projet est à nous, les conditions sont de lui.

Je voudrais faire bâtir par le gouvernement fédéral, entre les rives nord et sud du Saint-Laurent, ici un tunnel de 34 pieds de diamètre intérieur au prix d'environ sept millions, et dont la construction donnerait du travail à des centaines et des centaines d'hommes pendant au moins deux ans. Il servirait aux piétons, aux voitures et aux automobiles, de même qu'aux chemins de fer, reliant la Tuque à New-York par la voie la plus directe.

L'étude de ce projet a été faite en consultant les descriptions techniques des tunnels suivants: Wersey Tunnel; Windsor Detroit Tunnel, Boston Tunnel; Tunnel de l'Escaut et Holland Tunnel; où les conditions physiques sont à peu près les mêmes que celles qui se présentent ici, m'ont dit les ingénieurs qui m'ont guidé. Dans les journaux, ces jours-ci, on a pu voir la reproduction des plans que j'ai fait préparer en vue de ce projet.

Et voilà! Je ne battraï pas la grosse caisse autour de cette affaire. Il est possible que je me trompe, mais j'y vois une entreprise qui aiderait à la reprise des affaires. Mettre huit millions d'argent en circulation autour de Trois-Rivières ne nuirait pas au commerce ni à l'agriculture locales.

Cette entreprise répond à un besoin public puisqu'elle facilite les communications entre le nord et le sud du centre de la province toute entière, de même qu'elle les active entre le Canada et les Etats-Unis, comme aussi entre l'ouest canadien et les marchés du blé européen.

Elle est justifiable au point de vue économique puisque l'on n'a pas hésité à dépenser 4 millions pour mettre 3,805 personnes et six paroisses à même de se rendre plus facilement à la terre ferme, quand ici elle pourrait donner un essor inoui à l'une des régions les plus vastes, les plus

riches et les plus peuplées de la province.

Elle est désirable au point de vue social puisqu'Herriot n'a pas craint de l'écrire: "Après l'abondance de la production, rien ne facilite la vie d'un peuple autant que la variété des communications"

Je ne promets pas un tunnel C'est entendu Je promets de me donner à la réalisation de ce projet parce que j'y vois l'avenir de Trois-Rivières et de notre région.

Si vous préférez que je ne m'en occupe pas, parce que vous aimez mieux rester rouge ou bleu, votez rouge ou bleu, à votre goût. ça m'est égal, je ne cherche pas une "job"

Si vous avez peur d'avoir l'air de virer votre capot parce que vous aurez voté restauration et Trois-Rivières d'abord, je vous répondrai comme le Québécois de St-Sauveur à qui on faisait ce reproche: "J'vire pas de capot. J'm'achète un capot neu".

LOUIS-D. DURAND

*Candidat de la Restauration Nationale
pour la division Trois-Rivières-Saint-Maurice.*

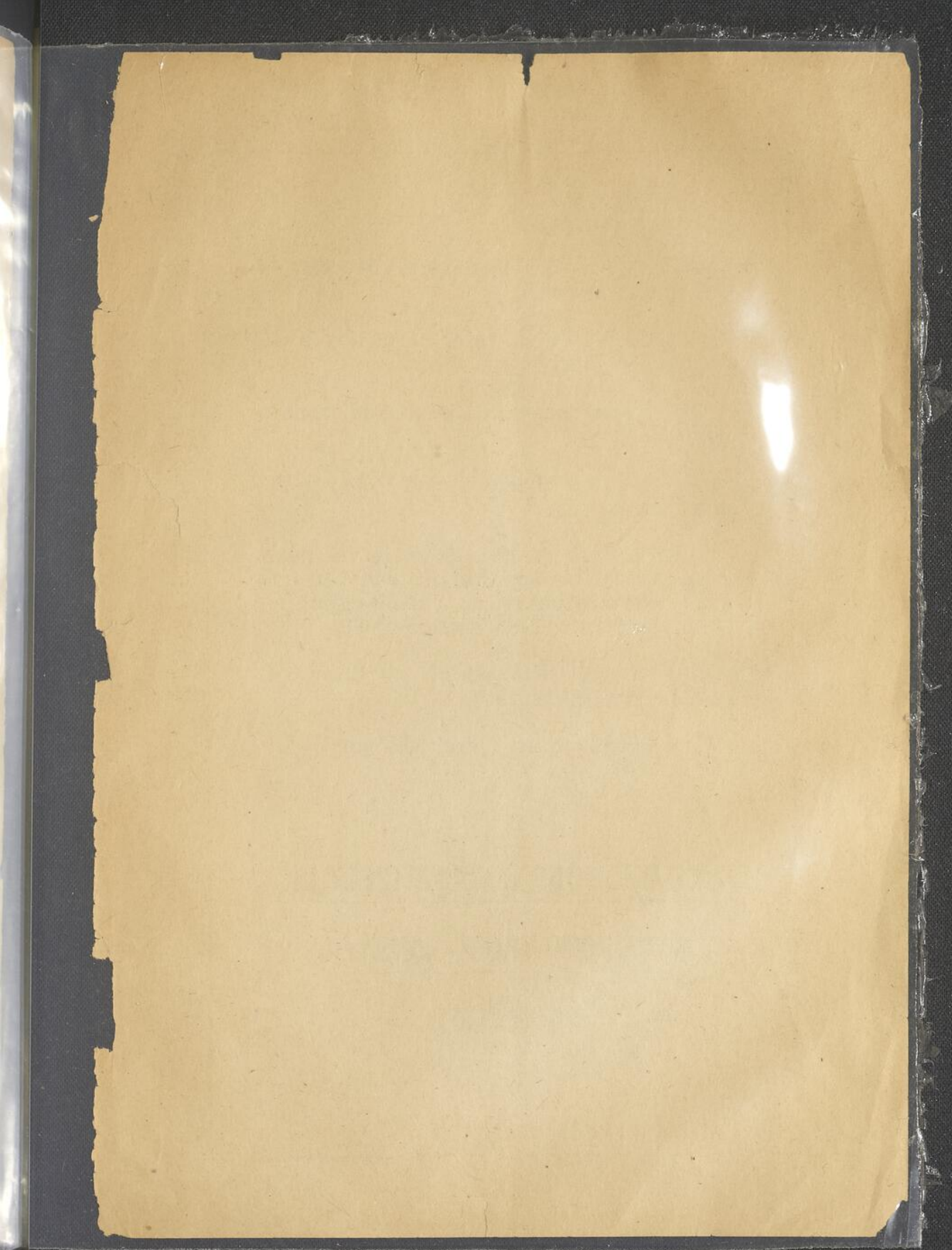
M. LOUIS-D. DURAND,
comme tous les candidats de la
Restauration Nationale,
adhère à la Ligue de Moralité Publique
hautement approuvée et dirigée
par Son Eminence le Cardinal Villeneuve.

Pas d'achat de votes.

Pas de distribution de liqueurs alcooliques.

Une lutte propre.

Nous voulons restaurer et reconstruire toute notre vie nationale et économique. Cela ne se fait pas dans l'alcool, ni par l'achat des consciences. Cela se fait dans l'honneur, par le courage et la droiture de Canadiens décidés de mettre de l'ordre dans la vie de leur pays, afin que chacun puisse y vivre raisonnablement.



Quand on est rouge, voter Stevens ce n'est pas voter bleu.

Quand on est bleu, voter Stevens ce n'est pas voter rouge.

C'est voter pour soi, pour son monde, pour son pays.

Ce n'est pas changer, c'est essayer du nouveau.

Pour la première fois de notre vie, nous avons l'occasion d'essayer du nouveau qui nous délivrera des vieux partis responsables tous les deux de notre misère.

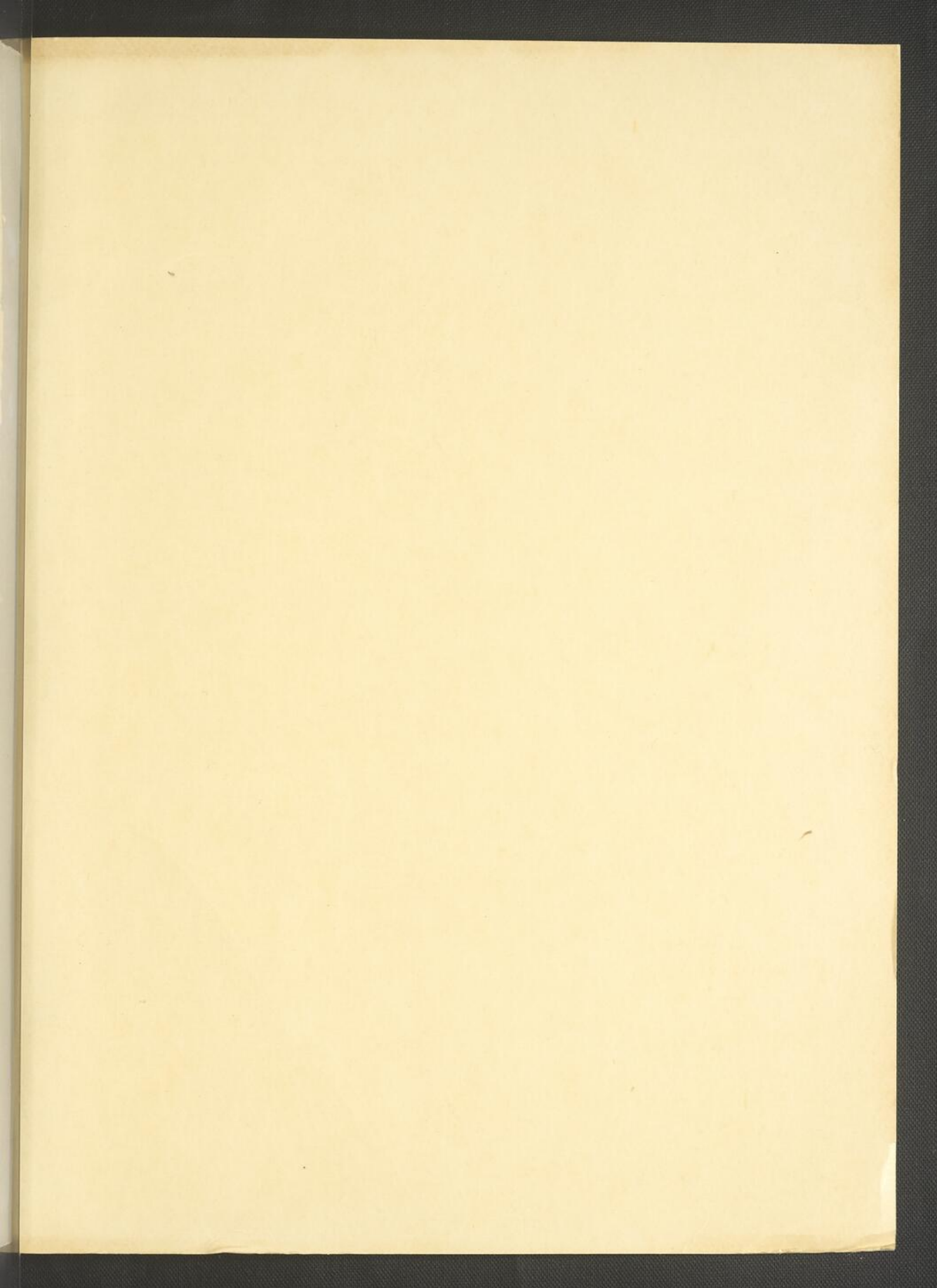
Pour la première fois de notre vie, ça vaut la peine d'essayer.

Ca ne peut pas être pire, bien sûr !

UN VOTE POUR DURAND, C'EST UN

VOTE POUR TROIS-RIVIERES

D'ABORD.



BNQ



C 000 145 269

145269